

La formule secrète du professeur Boyer

Sylvain Lumbroso

Numéro 149, printemps 2022

Le Québec, nid d'espions communistes ?

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/98563ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (imprimé)

1923-0923 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lumbroso, S. (2022). La formule secrète du professeur Boyer. *Cap-aux-Diamants*, (149), 9–13.



Raymond Boyer a grandi dans une famille bourgeoise. Il réussit de brillantes études de chimie à Montréal. Il part ensuite découvrir l'Europe et parfaire ses connaissances dans de prestigieuses universités à Paris et Vienne notamment. Cette photo date de 1935, alors qu'il étudie en Autriche. (Archives Raymond Boyer.)

Un des condamnés-vedettes de l'affaire Gouzenko est le Montréalais Raymond Boyer, chimiste accusé d'avoir livré des secrets militaires à l'URSS.

Des événements postérieurs à son procès permettent d'éclairer l'affaire sous un jour nouveau.

Au soir du 15 février 1946, la porte de la cellule se referme sur Raymond Boyer dans la caserne Rockcliffe près d'Ottawa. Ce scientifique de 40 ans, mis au secret par la Gendarmerie royale du Canada (GRC), ne dispose d'aucun livre ou journal dans cette pièce aménagée à la hâte. Il

LA FORMULE SECRÈTE DU PROFESSEUR BOYER

par Sylvain Lumbroso

ne lui reste qu'une chose à faire pour occuper son esprit : retracer les grands événements de son parcours d'exception où découvertes scientifiques, trahisons et activisme politique s'entremêlent. Autant se préparer, car, pendant 28 jours, il sera questionné par une commission spéciale pour mesurer son niveau d'implication dans le réseau d'espionnage, livré sur un plateau par Igor Gouzenko, le fonctionnaire soviétique qui a fait défection. Le nom de code « professeur » qui désigne Raymond Boyer parsème de nombreuses notes et télégrammes russes qui n'auraient jamais dû sortir au grand jour. Inutile donc de nier tous les faits!

D'autant plus que le professeur de chimie de l'Université McGill a rarement caché son intérêt pour la révolution communiste. À commencer par cette lettre qu'il a adressée en 1939 à un sous-ministère à Ottawa pour proposer de représenter le Canada en URSS : « J'ai étudié le russe pendant trois ans et il me semble que je pourrais rendre des services en qualité d'observateur à Moscou, maintenant que nous sommes en guerre. » Cette

missive n'obtiendra aucune suite concrète, mais représente, sept ans plus tard, une pièce à conviction pour démontrer que Raymond Boyer a depuis longtemps cherché à collaborer avec le régime stalinien.

L'APPRENTISSAGE DU MARXISME

Les juges de la commission ont justement décidé d'explorer chaque parcelle de sa vie. Sa découverte du marxisme? Raymond Boyer la fait remonter à 1938 quand il rejoint la Société canadienne des droits de l'homme à Montréal. Un coup d'œil dans les archives personnelles du chimiste décédé en 1993 donne pourtant une autre perspective. Sur une photo prise à Vienne en 1936, on peut notamment le voir avec son ami biochimiste Samuel Mitja Rapoport à l'université. Cet immigré né dans l'Empire russe qu'il côtoie assidûment est un communiste engagé contre la montée du fascisme. Cette tension entre les extrêmes, Raymond Boyer l'a bien sentie pendant ses études postdoctorales dans une Autriche bientôt annexée par les nazis. Le Canadien français a choisi son camp, mais ne bascule pas encore dans l'activisme. Marguerite Taillefer, sa troisième épouse que nous avons rencontrée, raconte cette période : « On lui a alors demandé de transporter des documents secrets, mais Raymond a refusé, car il ne se sentait pas prêt à accomplir de tels actes. À son retour à Montréal, il s'est mobilisé plus concrètement, car il trouvait que les maux européens se retrouvaient dans la société québécoise d'avant-guerre. »

Son engagement définitif est sûrement lié à ses rencontres au sein de la Société canadienne des droits de l'homme. Il fréquente en effet ce groupe composé de membres influents comme Stanley Ryerson, intellectuel du parti communiste. Des réunions sont organisées pour étudier le marxisme et répandre cette idéologie. Lors d'une intervention publique, il fait la connaissance d'Anita Cohen, jeune femme d'origine juive. Cette dernière l'incite à se convertir à sa religion pour l'épouser en avril 1940. Le jeune homme, petit-fils du sénateur et homme d'affaires Louis-Joseph Forget, quitte son cocon bourgeois catholique pour embrasser la cause socialiste. Son rapprochement avec l'activiste syndical Fred Rose marque une étape décisive dans sa vie. Cet électricien d'origine juive polonaise milite au grand jour, mais travaille dans l'ombre pour les services d'espionnage russes. Fred Rose, futur député



Raymond Boyer dans un laboratoire. Après son doctorat en chimie, obtenu à l'Université McGill, Raymond Boyer va étudier à Vienne, en Autriche. Il fera la connaissance du biochimiste Samuel Mitja Rapoport, sympathisant communiste (à gauche sur la photo). Immigré aux États-Unis par la suite, Rapoport fuira la commission McCarthy et finira sa vie en RDA. (Archives Raymond Boyer.)

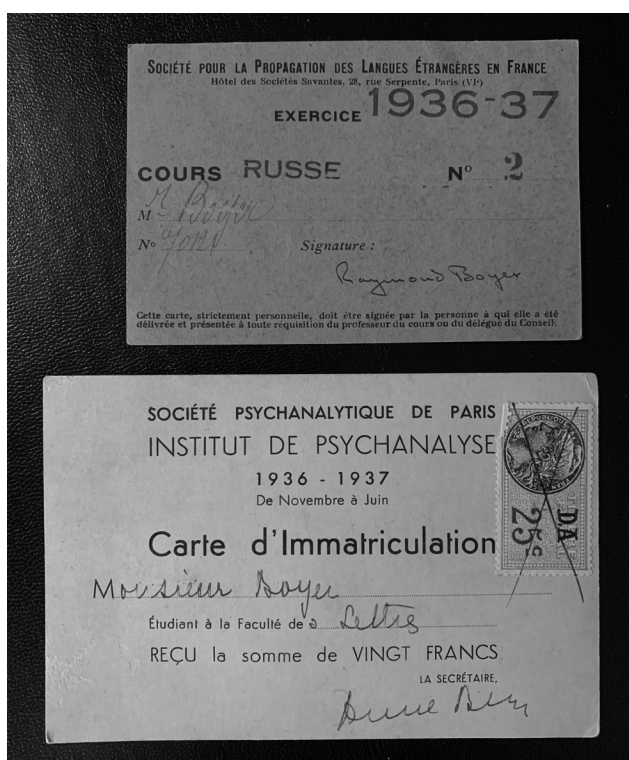
fédéral communiste, cherche justement à établir des ponts avec l'élite montréalaise dont les informations peuvent se révéler stratégiques en temps de guerre.

UN RÉSEAU BIEN STRUCTURÉ

Une note datant de 1943, subtilisée par Gouzenko, démontre que Rose a bien structuré son réseau. Ce document énumère tous ses membres car une passation de pouvoir a lieu au sein des services secrets russes. Un nouvel officier du GRU (renseignement militaire), le colonel Nicolai Zabolotin, vient en effet de débarquer à l'ambassade à Ottawa pour accélérer la récolte d'informations sur les recherches en matière d'armement au Canada. Pas étonnant quand on sait que l'armée rouge est toujours aux prises avec les Allemands sur son propre territoire. Raymond Boyer est justement un des informateurs du réseau et non des moindres, même si comme le stipule la note, il rechigne à collaborer. Le chimiste travaille à l'optimisation d'un explosif surpuissant : le RDX (pour Research Department eXplosive). C'est l'Université McGill qui accueille le projet consistant à améliorer la fabrication de ce successeur de la TNT.

Sur l'aspect scientifique du RDX, Raymond Boyer est très à l'aise pendant les interrogatoires de la

commission. Il retrace la chronologie complète de cette substance stratégique, découverte à la fin du XIX^e siècle, mais pas encore au point au moment de la Première Guerre mondiale. Il faut attendre les années 1920 pour que le RDX soit synthétisé en faible quantité comme un explosif. Quand McGill décide d'y consacrer des recherches pour le produire de façon industrielle en 1940, Raymond Boyer s'investit corps et âme dans le projet avec ses étudiants. L'enjeu est de taille car tout le monde a bien conscience que les nazis sont en train de ravager l'Europe. Devant la commission, le chimiste met en avant ses avancées majeures dans le domaine, malgré les risques encourus avec des matériaux très dangereux.



Un homme de savoir. Raymond Boyer ne s'intéresse pas qu'à la science. À Paris, il s'inscrit à la Société Psychanalytique. Passionné par la découverte des autres pays, il suit des cours de russe pour être capable de voyager un jour en URSS. (Archives Raymond Boyer.)

LES SECRETS LIVRÉS À FRED ROSE

L'interrogatoire se corse lorsque la figure de Fred Rose est évoquée. En 1943, ce dernier contacte le chimiste par téléphone pour qu'il le rejoigne dans son appartement. Sur place, il lui demande de livrer la composition du RDX pour aider les Russes. Raymond Boyer s'exécute et détaille les informations techniques au fil des rencontres. Rose transmet ses notes à l'ambassade à Ottawa

qui se charge de les expédier à Moscou. Les documents révélés par Gouzenko sont sans ambiguïté à ce sujet.

Comme le démontrent les juges, Raymond Boyer a rompu son serment de confidentialité, passé à McGill en 1940, en livrant sciemment ses connaissances à l'URSS par l'intermédiaire de Fred Rose. Acculé, le chimiste ne cherche pas à contredire ces accusations, mais se justifie. Pour lui, la décision canadienne de communiquer les informations sur le RDX aux alliés russes a été contrecarée au dernier moment par les Américains. « Il m'a semblé au cours de mes travaux qu'il était regrettable qu'il n'y eût pas de liaison scientifique plus étroite à propos de renseignements de cette nature entre l'effort de guerre russe et le nôtre », prétexte Raymond Boyer. Les juges sont peu sensibles à cet argument et voient dans le chimiste un homme prêt à trahir son pays pour son idéal communiste. En outre, ces aveux arrangent la commission, car ils compromettent fortement Fred Rose.

Fred Rose est arrêté le 14 mars 1946, alors qu'il vient d'être réélu l'année précédente au parlement d'Ottawa sous la bannière communiste. Le témoignage de Raymond Boyer ne lui laisse aucune chance : il est condamné à 6 ans de pénitencier le 20 juin 1946. Raymond Boyer devra patienter plus longtemps avant d'être fixé sur son propre sort lors d'une série de procès. Ses avocats choisissent de faire porter toute la responsabilité sur le député communiste, l'accusant même d'avoir livré des informations sans sollicitation des Russes. Maître Lucien Gendron déclare ainsi en mars 1947 devant la cour : « Fred Rose a été un menteur et un vantard qui a jeté n'importe quel nom dans la boue... » Les jurés peinent à se décider sur la sentence à infliger à l'accusé. Igor Gouzenko est appelé à la rescousse pour incriminer le chimiste de McGill à l'aide des documents dérobés. Raymond Boyer sera finalement enfermé au pénitencier de Saint-Vincent-de-Paul en décembre 1948 pour deux ans, ce qui semble conclure une délicate affaire d'espionnage.

UN ÉTRANGE REBONDISSEMENT

Les Américains se déclarent satisfaits de cet épilogue. Le général Leslie Groves, à la tête du projet Manhattan qui a conçu la bombe atomique, se vante dans les journaux d'avoir été plus vigilant que ses voisins et partenaires canadiens. Il y a



Raymond Boyer s'est directement impliqué pendant la Seconde Guerre mondiale pour développer des systèmes d'armement au service des Alliés. Outre le RDX, il a participé à plusieurs projets en lien avec les universités ou les unités de production. Ici, sa carte pour accéder aux locaux de la compagnie Allied War Supplies Corporation. (Archives Raymond Boyer.)

bien Alan Nunn May, ce professeur britannique, affecté au laboratoire nucléaire de Montréal, venu plusieurs fois à Chicago. Il a certes livré des secrets et du matériel aux Russes, mais rien d'assez décisif pour leur donner l'arme fatale. L'explosion de la première bombe soviétique en 1949 vient ébranler ces certitudes. D'autant qu'un projet américain de décryptage de messages russes (Venona) commence à retracer l'identité de taupes infiltrées au cœur des laboratoires américains. Un nom emblématique ressort du lot : Klaus Fuchs. Ce physicien allemand naturalisé britannique, dont les travaux ont été majeurs pour la bombe, collabore avec les Russes depuis de nombreuses années. En 1950, il est arrêté au Royaume-Uni où il est retourné vivre et passe aux aveux.

Cette même année, Raymond Boyer est proche de sa libération. La fin de sa peine télescope la révélation des contacts de Klaus Fuchs aux États-Unis et peut-être au Canada... Derrière le physicien allemand se cachent en effet d'autres scientifiques collaborant secrètement avec les Russes. Le chimiste Harry Gold, basé à Philadelphie, est de ceux-là. Enrôlé par les services soviétiques en 1934, il est chargé de récolter les informations, notamment auprès de Fuchs, pour les remettre à un agent. L'enquête du FBI permet de comprendre que la recette de la bombe atomique n'était pas la seule cible des Soviétiques. Ainsi, en juin 1950, Harry Gold entraîne dans sa chute un certain Alfred Dean Slack, spécialisé dans... le RDX. À Kingsport dans le Tennessee, il a supervisé la production de l'explosif de 1943 à 1944. Pendant cette période, Slack a livré des recettes et même

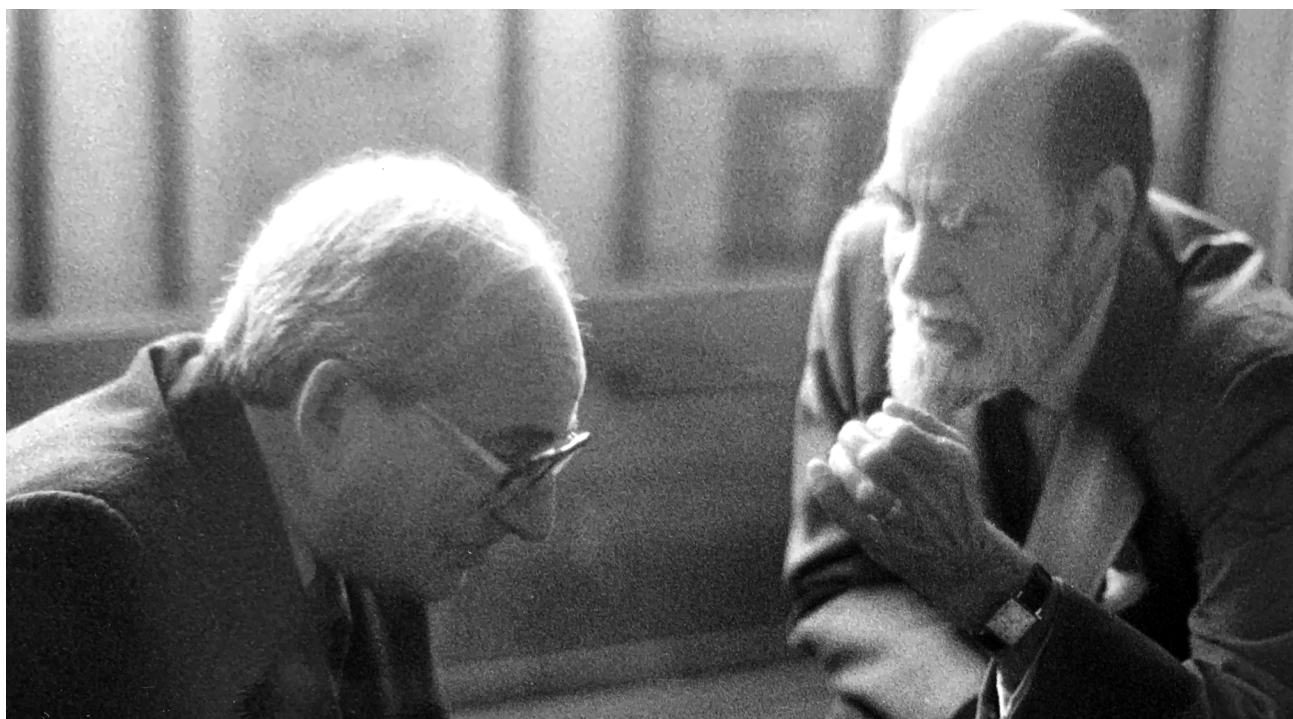
un échantillon à Gold. En 1950, il est condamné à quinze ans de pénitencier, la moitié de la sentence de son donneur d'ordre Harry Gold. Au Québec, les journaux font écho de ces nouvelles arrestations et relient directement cette affaire au précédent canadien. « Des récents rapports de Londres, prédisaient que ces développements de l'espionnage impliqueraient au moins un Canadien. Suivant des informateurs [...] Slack aurait probablement rencontré le Dr Raymond Boyer... » expose *Le Soleil* le 17 juin 1950.

Cette thèse, jamais démontrée, est avancée, car le Montréalais est allé plusieurs fois aux États-Unis pendant la guerre, dans le cadre d'un comité

scientifique dédié au RDX réunissant Canadiens et Américains. La révélation du réseau Fuchs souligne en tout cas l'aspect coordonné de la quête des Russes. Loin d'être une lubie isolée de Fred Rose, le RDX constitue une priorité pour les services soviétiques qui s'activent en 1943 dans deux pays différents pour trouver la formule pour le produire industriellement. Après tout, cet explosif très puissant a changé la donne pour les Alliés en leur permettant notamment de gagner la bataille de l'Atlantique contre les sous-marins allemands. Pour les renseignements russes, le RDX est une priorité, tout comme la bombe atomique.

UNE ÉNIÈME RÉPLIQUE

La libération de Raymond Boyer n'est finalement pas remise en cause. En juillet 1950, après 19 mois d'incarcération, il sort même avec quelques mois d'avance pour bonne conduite. Les répliques du séisme Fuchs continuent cependant à faire trembler les gouvernements. En octobre, le scientifique italien Bruno Pontecorvo est introuvable. Après sa mission canadienne entamée en 1943, ce spécialiste du nucléaire est retourné travailler à Harwell au centre de recherche des Britanniques. L'homme qui côtoyait Klaus Fuchs sur ce site s'est volatilisé en compagnie de sa famille lors d'un voyage en Italie. Cette disparition suscite l'émoi dans la presse internationale et Raymond Boyer pâtit de cette affaire. Le 27 octobre 1950, le *Toronto Star* annonce que le scientifique montréalais s'est enfui en URSS en passant par la Finlande. L'ancien chimiste de



Raymond Boyer (à droite) a toujours entretenu d'excellentes relations avec ses pairs et ses étudiants. Pour ses 80 ans, il retrouve de nombreuses personnes qu'il a côtoyées à McGill comme Orrie Friedman (à gauche). Ce scientifique canadien a travaillé sur le RDX à McGill avant de fonder une des premières entreprises spécialisées en biotechnologie : Collaborative Research Inc. (Archives Raymond Boyer.)

McGill est obligé de démentir en signalant sa présence chez des amis à Toronto. Lester B. Pearson, alors ministre des Affaires étrangères, annonce dans la foulée que le passeport de Raymond Boyer a été confisqué pour éviter sa fuite.

Toutes ces péripéties éloignent Raymond Boyer de la science. Démis de ses fonctions par l'Université McGill, le chimiste se tourne vers une autre spécialité : la criminologie. Marqué par son passage en prison, l'homme consacrera désormais ses recherches à ce domaine et publiera notamment un livre sur l'histoire pénale du Canada français. Ses prises de parole publiques ne concerneront donc plus directement l'affaire du RDX, laissant en suspens plusieurs questions sur sa réelle implication. Un éditorial publié un mois avant l'arrestation de Raymond Boyer permet de mieux cerner ses anciens objectifs. Il est signé par Norman Veall, un physicien britannique, sympathisant communiste, membre d'une association de travailleurs scientifiques présidée par Raymond Boyer. Le groupe milite pour un rapprochement avec l'URSS : « Il n'y a pas aujourd'hui de lieux propices à l'échange d'information scientifique entre le Canada et l'URSS. Pourtant ce pays est le seul qui pilote une politique de recherche scientifique à grande échelle sur des problèmes similaires aux nôtres... »

En collaborant avec Fred Rose, Raymond Boyer savait qu'il enfreignait les règles, mais jugeait crucial d'aider l'URSS. Dans son esprit, il s'agissait d'un pays allié, qui finirait par s'imposer comme partenaire stratégique du Canada. La révélation de l'espionnage à grande échelle, pratiqué par les Soviétiques lui a donné tort. Ce pays est redevenu un ennemi et le monde a plongé dans la Guerre froide.

Sylvain Lumbroso est journaliste spécialisé dans l'histoire des sciences, vice-président de la Société historique de Montréal.

Pour en savoir plus :

Merrily Weisbord. *Le rêve d'une génération. Les communistes canadiens, les procès d'espionnage et la guerre froide*. Montréal, VLB éditeur, 1988, 400 p.

Donald Avery. *The Science of War, Canadian Scientists and Allied Military Technology During the Second World War*. Toronto, University of Toronto Press, 1998, 309 p.

Robert Collier Fetherstonhaugh, *McGill University at War 1914-1918 1939-1945*. Montréal, McGill University Press, 1947, 437p.

Robert J. Lamphere et Tom Shachtman, *The FBI-KGB War, A Special Agent's Story*. Macon (Georgia), Mercer University Press, 1995, 350 p.